



ESSAI Mettre de la «relation» dans l'hostilité politique



La Terre ou le monde, de Patrice Maniglier et Étienne Balibar, Miallet Barrault-Flammarion, 160 pages, 12 euros

Passionnante controverse politique et philosophique à lire toutes affaires cessantes tant elle fait souffler un vent très frais sur la riche polémique entre les gauches marxiste et écologiste. Cet ouvrage cartographie calmement et avec précision des positions qui prennent ici une ampleur intellectuelle réjouissante. Patrice Maniglier met l'accent sur le point de non-retour que fait craindre la crise écologiste, tandis qu'Étienne Balibar est hanté par les massacres en cours (des

Palestiniens en particulier). Mais ils s'accordent sur les communes logiques capitalistes «exterministes»: surexploitation extractiviste, crises de rareté des matières premières conduisant aux replis nationalistes néofascistes et à la guerre.

EN FINIR AVEC LES HIÉRARCHIES

Il faut donc penser une nouvelle «cosmopolitique» de paix. Mais qui ou qu'est-ce qui en définit l'universalité? «L'humain» ou le «terrestre»? Quel cosmos dessine un tel «projet»? Le «monde» ou la «Terre»? Balibar rappelle que le «droit cosmopolitique» kantien commandait «l'obligation de ne pas considérer a priori l'étranger comme un ennemi». Il propose de prendre acte du «cosmopolitisme inversé» en cours, et d'adopter ce

critère: transformer les «ennemis» en «autres qu'on peut combattre sans les exterminer». Maniglier reconnaît que l'horizon de Bruno Latour de «dépassement de division entre la nature et la culture» est «moderne» (d'origine spinoziste), et que le souci d'en finir avec les hiérarchies (centralité de «l'homme», virilisme, occidentalocentrisme) est une affaire humaine. Ils s'accordent sur l'idée que la Totalité-Autre, horizon de tout projet, est une fiction nécessaire supposant une diversité de formulations, y compris religieuses, chez les peuples amazoniens en lutte par exemple, auxquelles nul n'est obligé de souscrire. Bref le sujet politique universel, non identitaire, «relationnel» est «à faire», en multipliant les amicales controverses. ■

PASCALE FAUTRIER

ESSAI De l'électricité en fonction des besoins



Un secret si bien gardé, d'Anne Lauvergeon, Grasset, 208 pages, 18,50 euros

Ancienne conseillère du président Mitterrand, puis présidente du directoire d'Areva de 2001 à 2011, Anne Lauvergeon assumait naguère ses désaccords avec des ministres et des dirigeants d'EDF. D'où ses propos en postface du livre: «Certains pourraient croire que ce livre trouve sa motivation dans une forme de ressentiment que j'aurais pu concevoir vis-à-vis d'EDF. Je voudrais leur dire qu'il n'en est rien.» Ses arguments portent sur l'incohérence des mesures imposées à EDF sous la pression de la Commission européenne et trop souvent acceptées par la France. C'est le cas de l'obligation faite de vendre à bas

prix une partie importante de la production des centrales nucléaires à des entreprises concurrentes.

Anne Lauvergeon affirme que «les œillères dont s'est affublée la Commission européenne pour décarboner l'énergie lui ont fait perdre les grandes orientations géopolitiques, la recherche de la sécurité d'approvisionnement pour ses citoyens, la nécessité de disposer d'une électricité bon marché pour son industrie et ses habitants». Le livre dénonce aussi les incohérences résultant de décisions politiciennes du quinquennat Hollande, comme la fermeture de Fessenheim et la volonté de réduire le nucléaire à 50 % de notre production électrique en 2025. Cela fut décidé dans le cadre d'un accord entre le Parti socialiste et Europe Écologie-les Verts. Hostile à cette orientation qui augmente la facture des consommateurs, l'autrice démontre que «les capacités d'électricité pilotable, non émettrice de CO₂, sont le nucléaire et les barrages. Produire plus sur la base déjà installée est le meilleur choix économique». ■

GÉRARD LE PULL

PHOTOGRAPHIE La Terre devint une bille bleue, et c'est grâce à un cliché



November November, d'Alexandre Chollier, la Baconnière, 170 photos, 232 pages, 17,80 euros

Le 23 décembre 1972, la Nasa rend publique une photo issue de la pellicule NN, November November dans le code alphabétique international, de la mission Apollo 17. Sur la Terre, parfaitement ronde, se distinguent l'Afrique, la péninsule Arabique, et les tourbillons blancs des nuages striant le bleu profond des mers. L'image, prise par les astronautes Gene Cernan, Ron Evans et Harrison Schmitt, est immédiatement connue sous le nom de *Blue Marble*, la *Bille Bleue*, plus évocateur que AS17-148-22727.

Elle sera utilisée tant par les États-Unis pour souligner leur maîtrise technologique que par des pacifistes pour montrer l'unité de l'humanité. Des écologistes l'ont incorporée au «drapeau de la Terre». Elle sert aujourd'hui d'argument contre les platistes. Et on passe sur les innombrables récupérations publicitaires.

Ce n'est pas la première vue de notre planète prise de l'espace. Youri Gagarine, le premier homme à y accéder le 12 avril 1961, avait exprimé son enthousiasme: «C'est beau au-delà des mots.» Il s'adressait à Gherman Titov qui, quelques mois plus tard, prendra une photo qu'il commentera en soulignant la fraternité de tous: «Bourgeois et ouvriers, intellectuels et sous-prolétaires, Russes et Américains.» La photographie de l'espace, dès le début, est un enjeu.

Alexandre Chollier, géographe genevois, revient en détail sur l'histoire de cet imaginaire iconique, depuis sa constitution au XIX^e siècle jusqu'aux fameux «leviers de Terre» pris depuis Apollo 8 en 1968. Il montre comment la Nasa a peu à peu mis l'image au premier plan des objectifs des missions et élaboré des dispositifs et des protocoles de plus en plus efficaces. Ce qui n'empêche pas de rêver. ■

ALAIN NICOLAS

ESSAI Ces yeux de la mer



Figures de proue, de Claudio Magris, traduit de l'italien par Jean Pastureau et Marie-Noëlle Pastureau, Gallimard, 155 pages, 19 euros

Claudio Magris consacre un livre aux figures de proue, placées à l'avant des navires, et dont les «vraies» sont exclusivement féminines. Les figures masculines sont nombreuses, mais ne sont que des mannequins, des fantoches de chars

carnavalesques, des ornements de caserne. Magris nous raconte le sourire de ces figures féminines, leurs seins à demi nus. Les collectionneurs sont nombreux, chez qui il y a pourtant peu de traces de fétichisme, car les figures de proue sont souvent énigmatiques, divines, au-dessus de la vie. Elles ont rarement inspiré de grandes pages – hormis celles de Claudio Magris, qui avait déjà abordé la question dans son roman *À l'aveugle* (Gallimard, 2006), et qui persiste ici, avec «ces yeux de la mer», dit-il, partis à la recherche de la Toison d'or... ■

DIDIER PINAUD

BANDE DESSINÉE Quête nostalgique du créateur en crise



Tokyo, ces jours-ci, de Taiyô Matsumoto, traduit du japonais par Thibaud Desbief, Kana, 3 tomes, 13,25 euros chacun

Un éditeur en crise existentielle veut concevoir le manga ultime. Après sa démission soudaine, ce quinquagénaire respecté part à la recherche des dessinateurs admirés de son passé. De cette quête si particulière, Taiyô Matsumoto arrive à tirer un récit universel, humaniste et poétique. Le mangaka ne s'attarde pas à décrire une profession ou un monde de l'édition. Il s'attache plus particulièrement aux personnages,

leurs désirs, leurs ambitions. Manger est-il un bon argument pour renoncer à ses rêves? Le succès fait-il fuir la création? Ville noire, ciel d'encre, personnages introvertis parfois inaccessibles, échappées oniriques du héros discutant avec son moineau bavard... on retrouve la pâte romantique et nostalgique du créateur d'*Amer béton*, de *Ping pong*, ou *Sunny*, au style graphique aussi détaillé que fragile, avec ses gueules carrées, ses bâtiments chancelants, ses traits inspirés à la source par la bande dessinée européenne et notamment le pape Moebius. En trois tomes, Taiyô Matsumoto raconte sa ville, ses simples héros, ses adultes au cœur d'enfant. Et nous ensorcelle. ■

KAREEN JANSELME